

YRSA SIGURÐARDÓTTIR

# ADN

roman traduit de l'islandais  
par Catherine Mercy



actes noirs  
*ACTES SUD*



## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Elísa Bjarnadóttir méritait d'être punie. Elle devait payer. Mais quelle faute pouvait justifier une telle violence ? On vient de retrouver la jeune femme à son domicile, la tête entourée de gros scotch, exécutée de la façon la plus sordide. L'agonie a dû être atroce. Sa fille de sept ans a tout vu, cachée sous le lit de sa mère, mais la petite se mure dans le silence. Espérant l'en faire sortir, l'officier chargé de l'enquête se tourne alors vers une psychologue pour enfants. C'est sa seule chance de remonter jusqu'au meurtrier. Ce dernier n'a pas laissé de trace, juste une incompréhensible suite de nombres griffonnée sur les lieux du crime.

Alors que les experts de la police tentent de la déchiffrer, un étudiant asocial passionné de cibi reçoit à son tour d'étranges messages sur son poste à ondes courtes. Que cherche-t-on à lui dire ? Sans le savoir, il va se retrouver mêlé à l'une des séries de meurtres les plus terrifiantes qu'ait connues l'Islande.

Avec ce roman addictif et glaçant, au dénouement inattendu, Yrsa Sigurðardóttir confirme son statut de reine du polar islandais.

Yrsa Sigurðardóttir est née à Reykjavik en 1963. Ses œuvres sont traduites dans une trentaine de langues et ont été récompensées par de nombreux prix littéraires. ADN est le premier volet d'une série mettant en scène Freya, psychologue pour enfants, et Huldar, officier de police. Chez Actes Sud a paru *Indésirable* (2016).

## DU MÊME AUTEUR

*ULTIMES RITUELS*, Anne Carrière, 2011 ; Points n° 2805.

*JE SAIS QUI TU ES*, Anne Carrière, 2012 ; Points n° 3125.

*BIEN MAL ACQUIS*, Anne Carrière, 2013 ; Points n° 3317.

*INDÉSIRABLE*, Actes Sud, 2016 ; Babel noir n° 196.

Titre original :

*DNA*

Éditeur original :

Veröld, Reykjavík

© Yrsa Sigurðardóttir, 2014

Publié avec l'accord de Salomonsson Agency

© ACTES SUD, 2018

pour la traduction française

ISBN 9782330098872

YRSA SIGURÐARDÓTTIR

ADN

roman traduit de l'islandais  
par Catherine Mercy

*ACTES SUD*



*Ce livre est dédié à Palli.*

*Quand j'écrivais cette histoire, Bragi Guðbrandsson m'a renseigné sur la Protection de l'enfance et la Maison des enfants, Þorleikur Jóhannesson sur les radioamateurs et les télécommunications et Hallgrímur Gunnar Sigurðsson sur les télécommunications et leur surveillance.*

*Je leur adresse mes sincères remerciements, j'assume l'entière responsabilité des erreurs qu'il pourrait y avoir dans cette histoire.*

YRSA





1987



Ils étaient assis sur le banc, leurs silhouettes dessinaient une sorte d'escalier. La plus jeune était à une extrémité, aux côtés de ses deux frères. Un, trois et quatre ans. Leurs jambes maigres pendaient contre le dur rebord. Contrairement aux autres enfants, ils ne gigotaient pas et ne bougeaient pas leurs pieds. Leurs chaussures neuves planaient immobiles au-dessus du lino brillant. Leurs visages n'exprimaient ni curiosité, ni ennui, ni impatience. Tous trois fixaient le mur blanc droit devant eux comme si un dessin animé de Tom et Jerry y était projeté. De loin, on aurait dit une photo : trois enfants sur un banc.

Assis là depuis presque une demi-heure, ils pourraient bientôt se lever, mais aucun des adultes qui les observaient ne souhaitait précipiter les événements. Le bouleversement que ces enfants venaient de vivre n'était rien en comparaison de ce qui les attendait. Lorsqu'ils auraient quitté les lieux plus rien ne serait jamais pareil. On agirait au mieux et seul le temps révélerait si le bénéfice de ces changements l'emporterait sur les dommages qu'on ne pourrait éviter. C'était là que le bât blessait. Personne ne pouvait savoir d'avance, il fallait absolument résoudre le problème et tous étaient en proie au doute.

— Désolé. Nous avons étudié toutes les autres hypothèses et c'est celle que les spécialistes recommandent. Les enfants ont besoin d'un foyer définitif, on ne doit plus attendre. Plus ils seront âgés, moins on aura de chances de trouver des familles adoptantes. On ne peut pas traiter de la même façon le cas de la fillette et celui des garçons, j'insiste là-dessus. Tout le monde le sait, plus les enfants sont jeunes, plus c'est facile pour eux

de s'adapter à leur nouvelle vie. D'ici à deux ans la petite aura le même âge que son plus jeune frère, on sera bien avancés !

L'homme soupira bruyamment et agita une liasse de feuilles pour renforcer le poids de ses paroles. C'étaient les rapports avec les analyses des spécialistes qui avaient examiné les enfants. Tous acquiescèrent avec gravité, sauf la plus jeune, qui était la plus opposée au projet. Elle avait moins d'expérience que les autres dans le traitement des dossiers de protection de l'enfance, elle était toujours habitée par l'étincelle d'espoir que les déceptions répétées avaient étouffée chez les autres.

— On pourrait quand même attendre un peu ! dit-elle. On ne sait jamais, peut-être qu'on va réussir à trouver un couple prêt à les prendre tous les trois ?

Elle jeta un coup d'œil aux enfants pétrifiés sur le banc. Elle croisait les bras de toutes ses forces comme pour s'assurer que la bonté, l'espoir et l'optimisme n'allaient pas se dissiper hors d'elle. Elle avait gardé le souvenir très net de l'allure des enfants lorsque l'affaire était tombée entre les mains des autorités. Elle revoyait leurs cheveux blonds sales et ébouriffés, leurs yeux d'un bleu très clair, leurs visages tout poisseux des larmes qui avaient sillonné leurs joues. Leurs vêtements étaient crasseux et ils étaient maigres à faire peur.

— Il existe forcément un autre moyen, ajouta-t-elle d'un air désabusé, en se retournant vers l'assemblée.

— J'ai examiné tous les dossiers, dit l'homme, agacé.

Il regarda sa montre car il avait promis d'accompagner ses enfants au cinéma.

— Les familles se battent pour adopter la petite, mais il y a très peu de demandes pour les garçons. Nous devrions être heureux d'avoir trouvé cette solution, ça ne rime à rien de continuer à chercher un couple imaginaire. Les candidats se sont fait connaître et nous avons étudié leur liste avec minutie. Nous devons être réalistes.

Après cette déclaration sans appel, tous hochèrent la tête, la mine grave, sauf la jeune femme qui fit une dernière tentative, les yeux brillants de désarroi.

— Ils semblent si proches les uns des autres, dit-elle. J'ai peur que la séparation entraîne des dommages irréversibles.

L'homme secoua si vivement les rapports que les cheveux des participants volèrent en tous sens.

— Les deux psychologues sont formels : les deux plus jeunes gagneront à être séparés. Le garçon veut protéger sa sœur, leur relation n'est pas normale. Il essaie de lui procurer l'amour et l'attention dont il manque lui-même, mais il est bien trop jeune pour ça. Il la couve tellement qu'il l'empêche de respirer, il s'inquiète pour elle et ça le stresse. Or il n'a que trois ans.

L'homme se tut, le temps de reprendre sa respiration.

— Il n'y a aucune ambiguïté. C'est écrit en toutes lettres. La séparation leur fera du bien à tous les deux. Sa relation avec elle n'est pas saine. Les garçons s'en sont sortis avec des traumatismes plus importants que leur sœur parce qu'ils sont plus âgés.

Une partie du groupe venait de remarquer un mouvement sur le banc. Le plus jeune frère s'était approché de sa sœur. Il avait enroulé son bras autour de ses épaules et l'attirait vers lui. À croire qu'il avait tout entendu par-delà la vitre.

— Rien ne nous autorise à douter de leur diagnostic. Il s'agit d'experts, lança une femme qui avait manifesté des signes d'impatience. — Elle parlait vite et tapait des pieds fébrilement. — Aucun d'entre nous n'est capable d'imaginer ce que ces enfants ont vécu. En tout cas, j'estime que nous n'avons pas de temps à perdre. Il serait illusoire de continuer à chercher une solution miracle. Elle n'existe pas.

— Mais que se passera-t-il dans quelques années quand ils comprendront qu'on aurait pu éviter cette séparation ? Je suis sûr que vous connaissez tous des exemples de gens qui en veulent au système et pour qui ça tourne à l'obsession, déclara le doyen du groupe.

Il avait hâte de prendre sa retraite et espérait ne plus jamais voir de dossier aussi difficile atterrir sur son bureau. Ce n'était pas trop demander. Ses cheveux étaient blancs depuis longtemps, il suivait un traitement contre l'hypertension et son visage était couvert de rides.

— Les parents adoptifs ne dévoileront jamais le secret de leur origine. Dans l'intérêt des enfants, surtout des deux plus jeunes. Ça devrait être facile, ils finiront par oublier leurs débuts dans la vie. La fillette a à peine plus d'un an. Des

souvenirs pourraient perturber le plus âgé mais ce n'est pas certain, et avec le temps ils finiront bien par s'effacer. Quels souvenirs gardez-vous de vos quatre ans ?

— Plein, assura la jeune femme, qui était la seule à n'avoir pas tout oublié.

Les autres parvinrent seulement à tirer de leur mémoire des bribes de négatifs brumeux et irréels. Mais il ne lui restait rien de ce qu'elle avait vécu pendant sa première année. La petite fille pour laquelle on se battait s'en sortirait mieux que ses frères, elle était si mignonne, mais ce n'était pas la principale raison. Le poids du passé accablait bien plus les garçons, qui en portaient déjà les stigmates. Pour le plus jeune c'était une empathie de tous les instants, pour le plus âgé c'était une indifférence à l'égard du monde et des autres. Le bref compte rendu des policiers qui avaient été envoyés sur place après le coup de fil de la mère avait tellement secoué l'assemblée que chacun préférait éviter de se remémorer le détail des faits.

Ce serait une véritable bénédiction si le temps pouvait effacer ces images de l'esprit de toute la fratrie. Malheureusement la jeune femme en doutait. Le choc avait été si terrible.

— En général, les événements dont je me souviens sont dramatiques, dit-elle. Quand je me suis coincé un doigt dans la porte de la salle de bains ; quand ma meilleure amie a été renversée sous mes yeux par une voiture... J'avais cinq ans. Ces accidents ne sont rien en comparaison de la tragédie des garçons. Je crains qu'ils n'oublient pas, et leur sœur non plus, même s'il y a moins de risques.

— Est-ce qu'on en sait plus sur leurs liens de parenté ? enchaîna sans transition la femme pressée, qui voulait changer de sujet pour éviter que ses collègues ne s'égarent dans leurs propres souvenirs d'enfance. D'après ce qu'on sait, ils ne seraient que demi-frères et sœur. Alors pourquoi se donner tant de peine pour conserver la fratrie ?

— Qu'ils aient ou non le même père, c'est un détail. À leurs yeux, ils sont frères et sœurs. Pour le reste on n'est sûrs de rien. Les deux plus jeunes n'ont pas de père, contrairement au plus âgé, mais le médecin qui les a examinés estime qu'ils sont vraisemblablement frère et sœur. L'aîné serait leur

demi-frère, si on se fie aux déclarations du géniteur présumé, qui jure ne plus avoir eu de relations sexuelles avec la mère après la naissance de ce fils, quand elle a été obligée de s'installer chez son père.

L'homme se tut et fit une grimace avant de poursuivre.

— Il faudrait faire un test ADN pour déterminer le lien de parenté des enfants mais on ne dispose ni du temps ni de l'argent pour ça. Et puis qui a vraiment envie de savoir ? Il vaut mieux garder l'illusion qu'ils ont un père normal. Tous les trois, pas seulement le plus âgé.

L'homme qui détenait les rapports venait enfin de marquer un point aux yeux de la jeune femme trop sensible. Le reste de l'assemblée garda le silence. Ils connaissaient tous l'histoire des enfants et de leur mère. L'histoire du grand-père et du crime horrible dont il était soupçonné contre sa fille. Maintenant le sort de ces trois petites âmes blessées était entre leurs mains. Que devaient-ils faire ?

— Et leur père, ce Thorgeir ? Peut-on espérer qu'il change d'avis ? demanda la jeune femme, qui rompit le silence pour tenter une dernière question.

— Aucune chance. Il ne peut ou ne veut pas recueillir ce garçon, il dit qu'il n'avait aucun contact avec lui. Alors pour ce qui est de prendre les trois... Il affirme même qu'il a de gros doutes sur cette paternité qui lui est tombée dessus suite à une brève liaison avec la mère, qui a peut-être couché avec d'autres sans qu'il le sache. Si on l'oblige à prendre le garçon, il fera un test de paternité. Ça retardera tout le processus et quel que soit le résultat, ça ne nous mènera nulle part. S'il n'est pas le père, il est exclu qu'il adopte l'enfant. S'il l'est, c'est à contrecœur qu'il le gardera avec lui. Est-ce que ce serait une bonne solution ? Je ne crois pas.

Les hommes échangeaient des regards d'approbation tandis que les femmes baissaient les yeux.

— C'est la meilleure solution, répéta l'homme, qui s'appêtait à agiter à nouveau les rapports mais se contenta de les tapoter du bout des doigts. Nous ne disposons pas d'une machine à traverser le temps, nous ne pouvons pas prévoir si tout ira bien dans l'avenir. Fions-nous à l'avis des spécialistes.

Les familles ont fait l'objet d'un contrôle et leur candidature est soutenue par des recommandations exceptionnelles. Je propose donc qu'on en finisse avec ce dossier. L'inscription des enfants dans le système sera changée et avec le temps leur terrible origine tombera dans l'oubli. Ce qu'on peut leur souhaiter de plus heureux, c'est de ne jamais la découvrir, la séparation les aidera à faire table rase. Il faut qu'ils commencent une nouvelle vie, et le plus tôt sera le mieux pour tout le monde. Nous devrions tous être d'accord là-dessus, n'est-ce pas ?

La jeune femme allait donner son avis mais elle fut devancée par les murmures d'approbation des autres, qui voulaient sans aucun doute étouffer une nouvelle protestation de sa part. Elle regarda les trois enfants de l'autre côté de la vitre. Sur le banc, la fillette tentait vainement de se libérer de l'étreinte de son frère qui resserrait sa prise au fur et à mesure. La limite était proche, il allait lui faire mal. Peut-être les spécialistes avaient-ils raison, en définitive. Elle se tourna vers le groupe et acquiesça tristement. C'était fait, la décision était prise.

Le groupe se dispersa quand il ne resta plus que quelques formalités à remplir. Restée en arrière dans l'entrée, la jeune femme fut témoin du moment où les enfants furent envoyés à la rencontre de leur nouvelle vie. Ils ne quittèrent pas leur ancienne existence sans protester – les enfants n'abandonnent jamais l'utérus chaud de leur mère sans bruit et sans cris. Le plus jeune garçon vécut particulièrement mal l'événement. Il pleura et hurla quand il vit sa sœur s'engouffrer dans le couloir dans les bras du pédiatre. La fillette le regardait par-dessus l'épaule du médecin, elle lui fit signe de la main en guise d'au revoir, l'expression figée. Tout dérapa après ça. Un homme en blouse blanche dut recourir à la force pour retenir le petit garçon. Lorsqu'il comprit qu'il était vaincu, ses cris se transformèrent en pleurs.

La jeune femme ne pouvait détacher ses yeux de la scène. Elle avait sa part de responsabilité, elle devait rester à la hauteur et faire face aux conséquences. Le départ de l'aîné se passa un peu moins mal, il ne résistait ni ne pleurait mais ses yeux fous en disaient bien assez. Il était évident que c'était la première fois que la fratrie était séparée.



La jeune femme ne versa aucune larme en regardant les garçons disparaître par le même chemin que leur sœur.

Lorsqu'elle se décida enfin à quitter les lieux et à traverser l'hôpital, il ne restait plus aucune trace des enfants. Elle ne les retrouva ni à l'entrée ni sur le parking.

Une nouvelle vie les avait avalés avec peau et cheveux.



2015



Elisa ne réagit pas immédiatement. Elle est couchée sur le côté, la couette chiffonnée entre les jambes et l'oreiller fripé sous la joue. À l'intérieur, c'est l'obscurité ; à travers les interstices des rideaux les étoiles lui font des clins d'œil dans l'immensité noire. À ses côtés sur le grand lit il y a une autre couette – bien dépliée, celle-là – et un oreiller intact. Il règne un silence inhabituel. D'ordinaire, les ronflements de son mari l'importunent, cependant son contact lui manque même si sa chaleur l'oblige souvent à dormir avec un pied à l'air.

Cette nuit sa position est la même, les vieilles habitudes sont les plus fortes, mais maintenant elle a froid.

Elle attrape la couette pour s'en recouvrir et s'aperçoit que ses jambes sont envahies par la chair de poule. Il en est toujours ainsi quand Sigvaldi assure des gardes de nuit, sauf que cette fois elle ne retrouvera le lendemain matin ni ses cernes, ni ses bâillements, ni l'infecte odeur d'hôpital qu'il ramène avec lui. Il ne rentrera pas de son séminaire avant une semaine. La veille, dans la gare routière, lorsqu'elle l'a embrassé pour lui dire au revoir, il était encore plus impatient qu'elle de précipiter les adieux. Elle le connaît par cœur : quand il rentrera il emportera un nouvel après-rasage acheté au *duty free*. Elle dormira le nez dans le creux de son coude jusqu'à ce qu'elle se soit habituée à ces nouveaux effluves.

Elle souffre de son absence, mais en même temps elle commence à éprouver le plaisir de cette solitude temporaire. Les prochaines soirées lui appartiennent, elle sera libre de décider du programme télé sans devoir tenir compte des matchs

de foot. Elle pourra se contenter de *flatkökur*\* et de fromage pour le dîner sans avoir à supporter les protestations de son estomac tout au long de la soirée.

Mais une semaine en congé de son mari ne présente pas que des avantages. Elle devra s'occuper des trois enfants, assumer toutes les tâches familiales les unes après les autres, les réveiller, les préparer, les emmener, les ramener, les amuser, les aider à faire leurs devoirs, les arracher à l'ordinateur, les faire dîner ; puis ce sera le bain, la brosse à dents, et enfin le coucher. Deux fois par semaine Margrét suit un cours de danse classique, Stefán et Bárður apprennent le karaté. Elle assiste à tous les entraînements. C'est ce qui lui pèse le plus, parce qu'elle a beaucoup de mal à admettre que ses enfants n'ont ni la motivation ni les aptitudes pour pratiquer ces activités coûteuses. Elle a l'impression qu'ils s'ennuient, ils bougent à contretemps pendant les exercices et font tout de travers. Quand ils s'en rendent compte, ils rougissent et s'écartent pour observer d'un air stupide les mouvements impeccables de leurs camarades. Mais c'est peut-être exactement l'inverse, ses enfants sont peut-être les seuls à faire les exercices correctement.

Elle reprend conscience peu à peu, sans opposer de résistance. Sur la table de chevet luit le réveil qu'elle voudrait fracasser chaque matin pour commencer la journée, mais le cœur n'y est pas. Dans l'obscurité les chiffres verts fluorescents semblent radioactifs, ils indiquent qu'elle a le droit de dormir encore quelques heures. Combien ? Son esprit brumeux refuse de faire le calcul, mais pourquoi donc s'est-elle réveillée ?

La clarté du réveil lui pique les yeux. Elle se retourne et plaque sa main sur sa bouche en entrevoyant les contours sombres d'une silhouette près du lit. Elle reprend ses esprits aussitôt : c'est Margrét, sa fille aînée. Elle a toujours été différente des autres enfants. Rarement joyeuse. C'est elle qui a troublé son repos.

\* *Flatkaka* (au singulier) : spécialité islandaise. Galette à base de farine et d'eau, cuite à la poêle.

— Margrét, pourquoi tu ne dors pas ? demande-t-elle d'une voix ensommeillée en regardant sa fille dont les yeux ont pris la couleur de la nuit.

Ses cheveux roux bouclés, hérissés sur sa tête, encadrent son visage blafard.

L'enfant se glisse sur la couette de son père puis s'approche de sa mère et se baisse pour lui dire quelque chose tout bas. Son souffle chaud chatouille l'oreille d'Elísa, qui respire une odeur éteinte de dentifrice.

— Il y a quelqu'un dans la maison.

Elísa se dresse sur le lit. Son cœur se met à battre la chamade, pourtant elle sait bien qu'il n'y a rien à craindre.

— Tu as rêvé ma chérie. Tu te rappelles ce qu'on a dit. Ce qui se passe dans les rêves n'a rien à voir avec la réalité. Ce sont deux mondes différents.

Depuis son plus jeune âge, Margrét était victime de cauchemars. Comme leur papa, les frères tombaient littéralement de sommeil le soir et on ne les entendait plus jusqu'au matin. La nuit offrait rarement à sa fille une telle grâce. Le couple ne comptait plus le nombre de fois où ses pleurs déchirants les avaient fait bondir du lit. Les médecins avaient affirmé que cela lui passerait, mais deux ans s'étaient écoulés depuis et ses angoisses étaient toujours là.

La fillette secoue la tête en agitant ses boucles.

— Je ne dormais pas. J'étais réveillée.

Elle pose un doigt sur ses lèvres bien dessinées pour faire comprendre à sa mère qu'elle doit baisser la voix. Elle chuchote à nouveau.

— Je suis allée faire pipi et je l'ai vu. Il est dans le salon.

— On imagine des choses, parfois. Ça m'arrive souvent...

Elísa s'interrompt. Chut... se dit-elle.

Silence total dans le couloir. Le bruit qu'elle a cru entendre est né de son imagination. Comme la porte est entrouverte, elle jette un coup d'œil mais ne décèle aucune présence dans le noir. Bien sûr. Qui pourrait avoir l'idée saugrenue de venir là ? Avec son mobilier passe-partout et sa façade à la peinture écaillée, la maison ne risquait pas d'attirer les voleurs. Il est vrai qu'ils étaient à peu près les seuls de la rue à ne pas

exposer ostensiblement à chaque fenêtre la marque du système de sécurité.

Margrét se penche à nouveau vers l'oreille de sa mère.

— Je n'ai pas rêvé. Il y a quelqu'un. Je l'ai vu depuis le couloir.

La voix de Margrét est sourde mais nette, pas du tout ensommeillée.

Elísa allume la lampe de chevet et cherche à tâtons son téléphone portable. Se pourrait-il que le réveil ne soit pas à l'heure ? Après tous les mauvais traitements qu'elle lui a fait subir au fil des années, ce ne serait pas étonnant. Il est peut-être trop tard pour remettre Margrét au lit. Il est peut-être grand temps de s'atteler aux tâches matinales, de verser le lait caillé et la cassonade dans les trois bols, si elle veut réussir à se faire un shampoing pendant que les petits déjeuneront. Mais le téléphone n'est ni sur la table de nuit ni sur le sol. Pourtant, elle en est sûre, la veille elle l'a pris avec elle avant d'éteindre. Elle voulait l'avoir à portée de main au cas où Sigvaldi appellerait au milieu de la nuit pour annoncer son arrivée à destination. À moins qu'elle ne l'ait pas fait ?

— Mais quelle heure est-il, Margrét ?

La fillette n'avait jamais voulu qu'on l'appelle Magga.

— Je ne sais pas.

Margrét quitte sa mère des yeux et regarde dans le couloir, puis elle se retourne vers sa mère.

— Qui c'est qui nous rend visite au milieu de la nuit ? C'est personne de gentil, lui chuchote-t-elle à l'oreille.

— Non. Il n'y a personne, je te dis.

Elísa sent que sa voix manque de conviction. Et si l'enfant avait raison, que quelqu'un était vraiment entré chez eux par effraction ? Elle se lève. Elle porte un tee-shirt de Sigvaldi, le sol est glacial, elle crispe ses orteils. Elle sent la chair de poule se diffuser sur ses jambes nues.

— Couche-toi ici. Je vais voir. Quand je reviendrai on pourra retourner dormir tranquilles. On n'aura plus rien à craindre, ça te va ?

Margrét hoche la tête. Elle tire la couette de sa mère jusque par-dessus ses yeux.



— Fais attention. Il n'est pas gentil, marmonne-t-elle encore là-dessous.

Ses paroles résonnent dans les oreilles d'Elisa lorsqu'elle sort dans le couloir. Il n'y a pas d'inconnu dans la maison, c'est évident, elle doit garder son sang-froid. Mais Margrét a semé les graines du doute dans son esprit. Pourquoi faut-il que ça arrive aujourd'hui plutôt qu'hier, quand Sigvaldi était là ? Est-ce que ça serait trop demander ? Elisa s'entoure de ses bras pour tenter de se réchauffer. Elle allume la lampe dont la clarté soudaine l'éblouit.

La porte de la chambre des garçons craque légèrement lorsqu'elle la pousse pour vérifier qu'ils dorment tranquillement. Ils sont couchés dans les lits superposés, chacun à son étage, les yeux clos et la bouche ouverte. Elle ferme doucement derrière elle.

Personne dans la salle de bains. Dans la chambre de Margrét, les poupées et les peluches alignées sur l'étagère la fixent. Leurs regards la suivent lorsqu'elle se hâte de fermer. Elle se demande si l'explication des cauchemars de sa fille n'est pas là. À sa place, elle n'aimerait pas poser les yeux sur ces têtes immobiles en se retournant dans son lit. On dirait que dans l'obscurité les jouets les plus adorables et les plus inoffensifs dévoilent leur part mauvaise. Elle les déplacera le soir même, en revenant de son travail. Cela vaut la peine d'essayer, si ce changement apaise les rêves de Margrét.

Dans le couloir et dans les chambres attenantes, elle ne perçoit aucun signe d'une présence mystérieuse. Mais que doit-elle chercher ? Des traces de pas ou des mégots de cigarette sur le sol ? Un pot de fleurs cassé dans un coin ? Comment savoir ? Elle se rassure à mesure qu'elle progresse dans le couloir vers le salon et la cuisine. La clarté des lumières de la rue la persuade que l'esprit de Margrét une fois de plus s'est égaré. Dans le noir, l'imagination a tendance à se réveiller. Devant elle le salon est vide, tout comme le saladier de popcorn, bien à sa place devant la télé. Les Lego sont dispersés autour de la table basse comme elle les a laissés en allant se coucher. Quelle idiote ! Elle esquisse un sourire qui meurt aussitôt sur ses lèvres. Une porte coulissante sépare

la maison de l'extension qui est utilisée comme salle à manger et cuisine.

Cette porte, qui n'est jamais fermée, a été tirée.

Elísa avance vers elle sans bruit. À chaque pas, elle doit décoller la plante de ses pieds des lames du parquet froid et son angoisse augmente peu à peu. Elle pose son oreille contre la porte blanche. D'abord c'est le silence, puis elle sursaute et s'écarte, quelqu'un vient de déplacer une chaise dans la cuisine.

Que faire ? Son instinct lui commande de se précipiter dans son lit et de se cacher sous sa couette. Celui qui est assis à l'intérieur va sûrement se montrer. Le cambrioleur, si c'en est un, peut prendre tout ce qu'il veut, elle s'en fiche complètement, mais bon sang qu'il s'en aille ! Qu'est-ce qu'il peut bien faire là-dedans ? Elle l'a entendu s'installer devant la table. Où sont Margrét et les garçons ? Est-ce qu'ils sont passés sans qu'elle les voie ? Non, impossible.

Elle entend avec horreur l'intrus se lever de sa chaise. Elle se précipite en avant sans réfléchir et plaque à nouveau son oreille contre la porte. Des tiroirs sont ouverts puis fermés, on fouille dans les couverts ou les couteaux. Après un instant de silence, elle entend glisser la petite porte du garde-manger. C'est quoi ce cambrioleur ? Le voilà qui s'intéresse aux boîtes de conserve et aux paquets de cornflakes ! Au balai, à la pelle, aux chiffons, au seau pour laver le sol, à l'aspirateur ! Loin de la rassurer, l'évolution des événements la désarçonne complètement. Ceux qui agissent de manière incompréhensible sont plus dangereux que ceux qui suivent des règles établies. Elle s'écarte et se retire en silence dans le salon. Le portable doit se trouver sur la table basse. Ou bien dans la salle de bains. Depuis deux ans qu'ils ont renoncé au téléphone fixe, c'est la première fois qu'elle le regrette. Elísa balaie l'entrée du regard. Ne devrait-elle pas se précipiter au-dehors, appeler à l'aide, réveiller les voisins ? Oui, mais les enfants ? Avec un homme qui a forcément trouvé un couteau de cuisine ! Elísa fait un pas vers l'entrée puis s'arrête, elle ne peut pas fuir en les abandonnant. Alors elle fait demi-tour et se dirige vers le couloir. Elle est presque arrivée lorsqu'elle entend glisser la porte coulissante. Elle bondit hors de la pièce et ferme avec

précaution derrière elle sans prendre le risque de se retourner pour voir si l'inconnu la suit.

C'est le chaos dans sa tête, elle essaie désespérément de réfléchir pour trouver comment s'en sortir. Comment lui échapper ? Impossible de verrouiller leur chambre, faute de clé. Quand ils ont emménagé, la plupart des portes en étaient dépourvues et ils n'ont pas pensé que ça pourrait être utile un jour d'avoir un nouveau jeu de clés. La salle de bains ? Elle peut s'y enfermer de l'intérieur, mais ce n'est pas mieux que de courir chercher du secours, car les enfants seront sans défense face à l'intrus. Elle s'y précipite pourtant, en quête du téléphone ; il n'est pas là. Elle ouvre les tiroirs, jette le linge de toilette sur le sol, les mains tremblantes. En pure perte, aucune trace de ce maudit téléphone ! Elle éclate en sanglots au spectacle du désordre qu'elle a provoqué. Quand va-t-elle ranger tout ça ? Comme si elle n'avait que ça à faire !

Elle retourne dans le couloir, elle est train de devenir dingue, c'est sûr. Un cri lui échappe quand la porte s'ouvre à l'autre bout, un faible cri de petit lapin en perdition. Elle ne veut pas voir celui qui va entrer, alors elle bondit dans sa chambre en face de la salle de bains et ferme la porte derrière elle. Elle entend les pas de l'intrus, accompagnés d'un grondement indéterminé. On dirait qu'il traîne quelque chose. Mais quoi ? Son cœur s'emballa dans sa poitrine.

— Margrét ?

Elle ne voit sa fille nulle part.

— Margrét ?

Sa voix va se briser, comme son courage. Un dilemme impossible la paralyse : le portable ou Margrét ? Pas le temps de trancher, la porte s'ouvre sur l'homme, qui fait son entrée. Il s'arrête, le grondement inconnu s'amplifie, il soulève d'un coup sec quelque chose par-dessus le seuil. Elísa est tétanisée, son corps ne répond plus et son esprit ne veut plus rien savoir. Ce bruit dans son dos lui est familier mais elle est incapable de l'identifier. Son cerveau s'active à fermer ses principaux centres, ceux dont elle a le plus besoin.

Elísa, pétrifiée, entend quelqu'un murmurer son nom derrière elle. Sa voix est étouffée, comme si l'homme avait recouvert

sa bouche d'une écharpe. Elle ne croit pas la reconnaître. Mais les voix sont-elles différentes quand elles chuchotent ? Bien sûr, complètement ! Celle de Margrét n'était pas la même lorsqu'elle a murmuré à son oreille et l'a réveillée. Le souffle chaud et doux qui a coulé dans son oreille était aux antipodes de la terreur qui l'envahit maintenant.

\*

Qui est-ce ? Que veut-il ? Lui la connaît, évidemment, en tout cas il sait comment elle s'appelle. A-t-il vu son nom dans la cuisine ? Sur une enveloppe à fenêtre ou sur les cartes postales de son amie Gunna qu'elle a collées sur la porte du frigo ?

Des mains gantées puissantes la saisissent à la gorge. Une douleur aiguë vrille son dos. Un couteau.

— Par pitié, murmure-t-elle. Par pitié, ne me faites pas de mal. Par pitié, ne me violez pas. Par pitié, par pitié, par pitié, ne faites pas de mal à mes enfants.

La pointe de la lame quitte son dos mais la douleur est toujours aussi vive. Il a dû l'enfoncer jusqu'au sang. Il lâche sa gorge brutalement et lui bande les yeux. Son épouvante est à son comble lorsqu'elle comprend qu'il utilise du gros ruban adhésif qu'il enroule tour après tour. Comme tout à l'heure dans la salle de bains, elle oublie un instant que sa vie et celle de ses enfants sont en jeu. Comment va-t-elle s'y prendre pour enlever ce scotch ? s'inquiète-t-elle. Les bandes sont tellement serrées qu'elle s'arrachera les sourcils et les cils lorsqu'elle le décollera. Les larmes qui jaillissent sans trouver d'issue sont prisonnières du ruban, elles dissolvent la colle qui pénètre, brûlante, dans ses yeux.

— Pitié. Pitié. Je ne dirai rien à personne. Vous pouvez prendre ce que vous voulez. Tout. Prenez tout.

— Non merci, sans façon, l'entend-elle murmurer dans son dos.

Elísa s'effondre.

— Pitié. Je vous en prie !

Elle sursaute quand il coupe le ruban après avoir ajouté un dernier tour. Il plaque sa main d'un coup sec sur sa nuque

pour que l'extrémité adhère bien. Ensuite il la retourne et la renverse sur le lit. Le matelas s'affaisse lorsqu'il s'assoit à côté d'elle. Elle penche sa nuque instinctivement quand il lui caresse les cheveux. Le tendre geste s'interrompt aussitôt. Il attrape une poignée de cheveux et balance violemment sa tête vers lui.

— Je vais te raconter quelque chose. Une petite histoire. Presque une tragédie. Je te conseille d'écouter, chuchote-t-il à nouveau à son oreille, juste un peu plus fort.

Elle ne connaît pas cette voix étouffée par un masque ou une cagoule.

Elísa répond "oui" d'un signe. Il resserre sa prise autour de ses cheveux jusqu'à lui faire mal. Pourquoi veut-il lui raconter une histoire ? Pourquoi ne lui demande-t-il pas son code de carte bleue ou bien où sont cachés les objets de valeur ? Elle lui dira tout. Elle lui donnera toutes les cartes et tous les codes d'accès aux comptes bancaires. Il peut prendre l'argenterie qu'elle a héritée de ses grands-parents. Les rares bijoux qu'elle possède. Tout. Elle est prête à tout lui révéler. Pourvu qu'il l'épargne, elle et les enfants. Rien d'autre n'a d'importance. Elle se raserait les sourcils et s'épilerait les cils avec plaisir si seulement il partait.

D'une voix entrecoupée de larmes elle lui demande s'il a l'intention de faire du mal aux enfants. Elle n'entend pas sa réponse. Son angoisse est indicible. Il s'est tu, l'histoire se fait attendre, ils restent assis là dans le silence, Elísa est aveugle et son cœur va exploser. Soudain l'homme se redresse. Une lueur d'espoir s'élève en elle, peut-être va-t-il en rester là et s'en aller ? Elle n'ose pas s'abandonner à cette pensée. Elle doit rester sur ses gardes, il va peut-être l'attaquer par-derrière. Elle entend de nouveau le bruit inconnu, il branche quelque chose dans la prise électrique du couloir. Elle fait mentalement la liste de tous les appareils électriques du foyer qui pourraient causer des dégâts – la perceuse qu'elle a offerte pour Noël à Sigvaldi, le batteur électrique, le taille-haies, son fer à friser, le fer à repasser, l'appareil à croque-monsieur, la bouilloire électrique. Lequel est le plus dangereux ? Lequel est le plus inoffensif ? Elle respire si vite qu'elle craint de s'évanouir. Elle se rappelle soudain que ces saletés d'appareils ont un fil trop

court pour aller du couloir jusqu'à la chambre. Cette idée la soulage un peu. Mais seulement quelques instants.

L'homme revient vers elle, alors elle perd tout contrôle et tente de s'échapper. Une ultime tentative qu'elle sait vouée à l'échec. Il voit, pas elle. Il est plus grand et plus fort. Elle se lance sur le lit et cherche à gagner le sol de l'autre côté. Elle entend les hurlements de rage de l'homme qui se jette sur elle alors qu'elle est couchée sur le ventre, à moitié sur le lit à moitié en dehors. L'un de ses bras est replié sous elle, avec l'autre, qui pend le long du matelas, elle peut atteindre le dessous du lit. Il la frappe si violemment dans le dos que ses vertèbres résonnent et qu'elle perd le souffle un court instant. Il s'assoit sur elle, elle ne peut plus bouger, elle l'entend dévider le ruban adhésif. Elle cherche à tâtons sur le sol un objet qu'elle pourrait utiliser pour le frapper mais elle ne trouve rien. Elle déplace ses doigts comme une araignée sous le lit. Qui sait, la chance va peut-être se retourner en sa faveur ? Elísa touche une masse chaude, elle comprend aussitôt, elle a tout juste le temps de porter les doigts à ses lèvres et de murmurer "chut", avant que ses mains soient violemment remontées et attachées dans son dos.

Il la redresse brutalement et la secoue. Elle a l'impression que son cerveau ballotte dans sa tête. Tout s'est obscurci, elle craint que le scotch ne soit pas le seul en cause. La vision et l'ouïe sont-elles en train de l'abandonner ? Le bruit étouffé de l'homme qui va et vient s'est atténué, mais il reprend quand il s'approche une dernière fois. Il lui récite à toute vitesse, comme une table de multiplication, l'histoire qu'il avait menacé de lui raconter.

Lorsqu'il a terminé, il se lève, la retourne sur le dos et met un genou sur sa poitrine pour qu'elle n'essaie plus de s'échapper. Il ramasse le rouleau et enroule le ruban très serré autour de ses oreilles et de son nez. Un tour après l'autre. Elle entend craquer ses oreilles mais c'est bien pire pour son nez, et bien plus douloureux. La pression sur sa poitrine se fait plus légère. Elle entend et reconnaît aussitôt à travers le scotch le bruit de l'appareil que l'homme est en train de tirer vers lui. Elle ne l'avait pas considéré comme dangereux. Lorsqu'il la saisit à nouveau elle comprend que c'était très optimiste.

Helgi était en retard. Il avait mal dormi, des bruits étranges qui disparaissaient dès qu'il s'asseyait l'avaient réveillé plusieurs fois. Lorsqu'il s'était enfin endormi, il avait eu toutes les peines du monde à se réveiller pour de bon. Il avait retardé la sonnerie de son portable à quatre reprises et la cinquième fois le téléphone avait refusé de se taire.

Il devait diriger une réunion de travail qui, sans être la plus importante de sa carrière, était déterminante pour l'entreprise de sécurité dans laquelle il travaillait. Rikiskaup\* avait récemment lancé un appel d'offres pour le nettoyage des locaux et l'installation d'un système de sécurité dans une grosse maison de retraite. La réunion du matin avait pour objectif de finaliser l'offre, qui devait être présentée l'après-midi même. La veille au soir il avait relu le texte par acquit de conscience et annoté toutes les pages avec ses gribouillages.

Le vent le happa sur le seuil de la maison au moment précis où il criait "au revoir !" à sa femme. Védís enseignait le danois. Le vendredi elle ne travaillait qu'à partir de dix heures. La direction de l'établissement estimait sans doute impossible de se débattre dès l'aurore avec les langues étrangères le dernier jour de la semaine. La porte claqua au moment où elle répondait mais Helgi était trop impatient pour attendre qu'elle se traîne en chaussons jusqu'à lui pour l'embrasser. Il courut vers la voiture en serrant contre lui le dossier plein de

\* Institution publique chargée des groupements d'achats pour le compte de l'État.

feuilles volantes. Il ne souffla qu'après s'être assis et avoir mis les documents à l'abri dans un vide-poche côté passager. Il arriverait à temps s'il n'y avait pas trop de circulation.

Le moteur ronronnait d'une manière sympathique, Helgi poussa un soupir de soulagement dès que les roues se mirent à tourner. Tout irait bien. Mais à peine avait-il amorcé sa sortie du parking devant leur garage qu'il dut écraser le frein. Stefán et Bárður, les garçons de la maison d'à côté, se tenaient au beau milieu de la chaussée. Helgi se pencha en avant et vit qu'ils étaient pieds nus et en pyjamas. La température ne dépassait pas zéro degré et le vent soufflait fort. À quoi pensaient leurs parents ? Les gamins immobiles le fixaient d'un air égaré. On aurait dit une blague. Quelle déveine ! Juste ce jour-là ! Il regarda chez les voisins avec le maigre espoir que Sigvaldi ou Elísa allait arriver en courant mais la porte d'entrée était fermée et rien ne bougeait. Leurs voitures étaient rangées devant le garage. Ils avaient peut-être dormi aussi mal que lui et ne s'étaient pas réveillés.

Helgi s'appêtait à contourner avec précaution les enfants et à poursuivre sa route. Ensuite il appellerait Védís et lui demanderait d'aller voir ce qui se passait, il lui expliquerait qu'il lui semblait avoir aperçu les enfants dans son rétroviseur. Mais le plus jeune se mit à hurler de toutes ses forces. Et merde ! Il ne pouvait quand même pas les planter là. Mais si ! La réunion le tracassait bien plus qu'il ne voulait le reconnaître. Les affaires marchaient mal ces derniers temps, il ne faisait pas de doute qu'il faudrait licencier si l'entreprise ne parvenait pas à élargir sa clientèle et à augmenter ses bénéfices. S'il ratait l'affaire, il savait qui serait viré le premier.

Il tourna le volant vers la droite et se mit en route aussi lentement que possible. Il roula au pas sous le nez des deux frères qui le regardèrent passer la bouche ouverte. Le plus petit était tellement ébahi qu'il arrêta de pleurer. Ils avaient l'âge où l'on croit encore que les grandes personnes sont toujours gentilles. En dehors des méchants, qui ne ressemblaient pas à ce voisin bien ordinaire. Il leur restait beaucoup à apprendre.

Après avoir dépassé les garçons, il accéléra et téléphona à sa femme.



Le policier avait connu des jours meilleurs. Il n'arrêtait pas de souffler et de soupirer. C'était un homme d'un certain âge, on devinait qu'il en avait vu d'autres. Il était écarlate, mais c'était à cause de la couperose sillonnée de veines qui encerclait son nez. Il était arrivé le premier sur place avec un collègue après l'appel au secours d'une femme qui venait de recueillir les enfants de ses voisins et souhaitait les remettre entre de bonnes mains. D'après l'énoncé des faits, on n'avait pas jugé utile d'envoyer une équipe plus importante car tout semblait indiquer que les parents avaient eu une panne de réveil et que les gosses s'étaient retrouvés dehors. Comme le policier commençait à l'expliquer aux enquêteurs qui venaient de le rejoindre, la réalité était, hélas, bien différente. Son collègue, un débutant en fonction depuis à peine un mois, était retourné au commissariat. Sur le chemin d'accès à la maison l'air dispersait encore des relents de vomi.

— La voisine a conduit les enfants devant chez eux, elle a frappé et sonné plusieurs fois. Comme elle n'a pas bien entendu la sonnette à l'intérieur, elle a pensé qu'elle était trop faible pour réveiller les parents. Elle était persuadée que le couple dormait toujours, les voitures étaient rangées devant le garage.

Le policier posa ses mains sur ses larges hanches et secoua la tête.

— Mais ça n'était pas ça du tout. Les garçons ne savaient rien. Quand ils se sont réveillés ils étaient enfermés dans leur chambre. Personne n'est venu leur ouvrir, alors ils sont sortis par la fenêtre.

— Continuez.

Huldar, l'inspecteur de police, essayait de se tenir à distance de son collègue sans qu'il le remarque. D'après le souffle d'air chaud qu'il exhalait à chacun de ses soupirs, l'ail devait être l'ingrédient principal de son petit-déjeuner. L'inspecteur aurait ouvert la fenêtre de l'entrée si les scellés n'avaient pas été posés pour les besoins de l'enquête. Avant de s'enfuir, le jeune policier novice avait tout de même pris le temps d'y veiller.

En jetant un coup d'œil au-dehors, Huldar surprit un geste peu professionnel de son adjoint Ríkharður, qui levait le bras pour se pincer le nez. Il se retint au dernier moment, ce qui était louable de sa part, mais sa réputation était déjà faite parmi les membres de l'équipe. Huldar le regardait progresser avec précaution le long de la bande jaune, un bâton en main, à la recherche d'indices. Il s'interrogea une fois de plus sur les raisons de son engagement dans la police.

Ríkharður était fait pour travailler dans un ministère, pas pour se traîner à genoux dans les buissons d'une scène de crime. Son allure pouvait passer à la rigueur au commissariat, mais son costume et son manteau trop long étaient inadaptés aux circonstances présentes. Ses cheveux impeccablement coupés avaient renoncé à pousser, ses mains étaient soigneusement manucurées. Les policiers devaient veiller scrupuleusement à présenter bien – on leur interdisait par exemple de se teindre les cheveux ou la barbe en orange. Cependant, Ríkharður se démarquait parce qu'il faisait du zèle. Son histoire personnelle expliquait cette différence. Ses deux parents étaient juges. Il avait abandonné ses études de droit la dernière année et complètement changé de cap en s'inscrivant à l'école de police. Il avait besoin de changement et terminerait son droit plus tard. Cette perspective s'éloignait de jour en jour. Ríkharður ne donnait aucun signe d'être sur le départ, malgré les regards hostiles de ses collègues et les tâches ingrates qu'il devait parfois accomplir.

Dans ces cas-là, il essayait de se replier sur les activités qui l'éloignaient des traces de scènes violentes. Voilà pourquoi il arpentait le jardin, dans une tenue qui laissait à désirer. Huldar n'aurait pas été surpris de le voir sortir un chiffon humide pour se nettoyer.

Son collègue paraissait toutefois se négliger un peu, car il était apparu le matin même avec un minuscule lambeau de Kleenex dans le cou. Huldar avait levé les sourcils involontairement. Si un autre s'était coupé, personne n'y aurait prêté attention.

Sa vie privée était un fiasco et cela devenait visible. Sa femme l'avait quitté peu de temps après une troisième fausse couche,

leur belle union n'était plus qu'un champ de ruines. Qui ne souffrirait en pareil cas ? Ríkharður ne faisait pas exception. Il atteignait la limite, ses failles commençaient à émerger sous la surface trop lisse. Mais rien n'était joué, il avait déjà traversé plusieurs tempêtes sans se laisser abattre, peut-être aurait-il également la force de surmonter celle-ci. Trois fois il avait annoncé avec la même fierté sa paternité à ses collègues. Trois fois il avait murmuré à l'oreille de Huldar que sa femme avait perdu le bébé. Les deux premières fois, Huldar avait compati. La troisième, il avait été soulagé.

À l'extérieur, Ríkharður enlevait à l'aide d'un bout de bois les feuilles collées sous ses chaussures. L'image de l'ex-femme de son collègue, toujours si élégante elle aussi, s'imposa à l'esprit de Huldar. Il rougit légèrement et se retourna vers son interlocuteur à l'haleine fétide.

— On est arrivés ici après avoir vu la voisine. On a essayé à notre tour de réveiller les parents. Personne n'a ouvert, on n'a entendu aucun bruit. Pendant que Dóri attendait à la porte, j'ai fait le tour de la maison, j'ai regardé par les fenêtres dont les rideaux n'étaient pas tirés. Je n'ai rien constaté d'anormal, malheureusement je n'ai vu personne. Comme les rideaux de la chambre des parents étaient fermés, il restait une chance qu'ils soient en train de ronfler à l'intérieur. J'ai tapé plusieurs fois au carreau sans résultat. Là j'ai commencé à m'inquiéter. La fenêtre de la chambre des garçons était entrouverte, ça confirmait qu'ils étaient bien sortis par là. On n'a pas réussi à se glisser par l'ouverture, ni Dóri ni moi.

— Je comprends, dit Huldar sans lever les yeux de son carnet de notes. Et après ?

Le vieux policier fronça les sourcils, comme pour souligner ses efforts d'exactitude dans la narration des événements.

— Nous avons appelé les deux numéros de portable qui sont enregistrés à cette adresse, ici il n'y a pas de téléphone fixe. Le premier au nom d'Elísa Bjarnadóttir et le deuxième à celui de son mari Sigvaldi Freysteinnsson. Aucun des deux n'a répondu. On est tombés directement sur la boîte vocale de Sigvaldi. Le numéro d'Elísa a sonné dans le vide. J'ai réessayé mais je n'ai entendu aucune sonnerie à travers la fenêtre de

la chambre. C'était anormal, d'habitude les gens se trouvent au même endroit que leur téléphone, non ?

Comme Huldar ne répondait pas à cette curieuse question, l'homme poursuivit.

— Alors je me suis dit qu'une des voitures devait être en panne. Qu'un des deux parents était parti travailler en taxi et que l'autre dormait toujours. La seule chose qui m'est venue à l'esprit, c'était que son téléphone était déchargé et que l'alarme n'avait pas sonné. J'avais bien une dernière hypothèse. Qu'il soit arrivé quelque chose à l'un des deux et à son téléphone. Par exemple, il y en a un qui aurait pu glisser avec le téléphone dans la main.

— Je vois, mentit Huldar.

Elle aurait pu être sous la douche. Et pourquoi on ne tombait pas sur le répondeur si son téléphone était déchargé ou cassé ?

— La voisine nous avait parlé d'une petite fille qui devait être aussi dans la maison. Je me suis dit qu'elle devait être partie à l'école en taxi, parce qu'elle n'était pas là, son lit était vide et elle n'a pas répondu à nos appels. Nous avons contacté l'école, elle n'y était pas non plus, alors on a lancé un avis de recherche. Des enquêteurs ont ratissé le quartier, au cas où elle serait sortie vadrouiller comme ses frères.

C'était l'hypothèse qui avait été retenue pour le moment, Huldar préférait ne pas envisager les autres. L'homme poursuivait son récit.

— Plus on frappait à la porte, plus il était évident que personne de conscient ne se trouvait à l'intérieur. L'un des parents avait dû quitter la maison avec sa fille et quelque chose était forcément arrivé à l'autre. Impossible de croire que quelqu'un dormait là-dedans, avec tout le boucan qu'on faisait.

— C'est à ce moment-là que vous avez décidé de faire ouvrir la porte ?

— Oui. C'est moi qui ai pris la décision. La femme ou l'homme avait perdu conscience ou pire encore. Je craignais un suicide. Mais pas ça.

L'homme soupira, l'odeur d'ail atteignit Huldar qui se pencha involontairement en arrière. Il fut tenté un instant de lui

proposer un des chewing-gums à la nicotine qui ne le quittaient plus depuis qu'il avait arrêté de fumer.

— Non vraiment pas. Qui aurait pu imaginer une horreur pareille ? reprit le vieux policier.

Huldar renonça à le réprimander pour ses négligences. Avant de tirer ses conclusions, il aurait dû prendre les contacts nécessaires afin de savoir s'ils s'étaient rendus sur leur lieu de travail. Un coup de fil à l'hôpital national aurait permis d'apprendre plus vite que le mari était en séminaire à l'étranger. On aurait pu lancer la recherche de la fillette plus tôt.

— Je suis allé chez la voisine pendant que Dóri attendait le serrurier. Elle n'était pas inquiète du tout, par contre elle était morte de curiosité. Elle a essayé de me cuisiner avec ses questions. J'ai réussi à cacher mes craintes devant les petits qui mangeaient des cornflakes.

Il raconta comment ils l'observaient, les yeux écarquillés au-dessus de leur bol, et le désarroi qu'ils avaient manifesté quand on les avait emmenés dans un véhicule de police. Il aurait volontiers assommé cette femme qui l'avait harcelé jusqu'à la voiture, indifférente à l'angoisse des deux enfants. On avait fini par la renvoyer chez elle. Depuis, elle était collée à la fenêtre du salon, d'où elle devait guetter Ríkharður sans rien comprendre aux faits et gestes de ce nouveau venu qui n'avait pas l'allure d'un policier.

— Quand le serrurier a eu terminé son travail, reprit le policier, j'ai appelé une dernière fois avant d'entrer. Pas de réponse. J'ai frappé à la porte principale puis à celle de la chambre des parents, toutes les deux fermées.

— Vous aviez des gants ? demanda Huldar.

— Non, répondit l'homme dont le rouge aux joues s'accrocentua encore.

À sa décharge, il ne chercha même pas à s'excuser.

— On a bien vos empreintes digitales et celles de votre collègue Dóri dans le registre ?

— Oui, les miennes en tout cas. Je ne sais pas pour Dóri. On a dû les lui prendre quand il a été recruté.

— Bien, commenta Huldar en levant les yeux de son carnet. Qu'est-ce que vous avez fait après avoir ouvert et vu

ce qu'il en était ? Est-ce que vous avez touché à quelque chose ?

— Non, répondit l'homme en secouant la tête. Dóri s'est mis la main devant la bouche et est sorti en courant. Je me suis dirigé vers la femme pour voir si elle était encore vivante même si j'étais persuadé du contraire. J'ai appelé le commissariat aussitôt.

— Vous avez tâté son pouls ?

— Oui.

— À quel endroit ?

— À la gorge. Je ne l'ai pas trouvé. Comme elle était froide, j'ai conclu qu'elle était morte. Il était impossible de conclure autre chose. C'était inutile de lui prendre le pouls, mais je l'ai fait par habitude. Au cas où.

— Vous l'avez touchée à d'autres endroits qu'à la gorge ?

— Oui.

La rougeur sur son visage gagna son cou.

— Il faudra montrer au médecin légiste comment vous y êtes pris. Il cherchera des empreintes sur le corps, dit Huldar en refermant son carnet d'un coup sec. Suivez-moi.

Ils entrèrent ensemble dans la chambre des parents. Sur le seuil, la puanteur qui les accueillit lui fit regretter les relents d'ail du vieux policier.

Elísa était couchée en travers du lit. La tête était enroulée d'un bandage en scotch couleur argent. On ne voyait ni les yeux, ni le nez, ni les oreilles. Seuls le haut du front et les cheveux qui se dressaient tout droit sur la tête étaient visibles au-dessus du ruban adhésif. Le plus terrifiant était l'appareillage autour de la bouche. Le scotch avait été utilisé pour maintenir solidement l'acier du tuyau qui avait été enfoncé dans la gorge. Le long du lit, la partie flexible reposait comme un serpent endormi auprès du corps de l'aspirateur. On comprenait pourquoi le jeune policier avait pris ses jambes à son cou.

Il était manifeste que la mort de cette femme n'avait pas été douce. Heureusement, le large ruban gris et luisant enveloppait presque entièrement son visage. Il devait dissimuler une atroce grimace de mort.

Le médecin légiste se courba au-dessus de la femme. Il venait d'arriver sur les lieux et n'avait pas pris le temps de revêtir ses atours de circonstance. Dans un coin, son assistant vissait un objectif sur l'appareil photo.

— Ce n'est pas joli, dit le médecin en secouant la tête.

— Non.

Huldar ne trouva rien d'autre à ajouter. Il s'écarta pour indiquer le policier sur le seuil.

— Il est arrivé le premier. Vous trouverez ses empreintes sur le cou de la victime. Il l'a également palpée pour évaluer la température du corps. Voulez-vous qu'il vous montre où il l'a touchée ?

— Non. Pas maintenant. Personne n'entrera ici tant qu'on n'aura pas terminé les investigations. Ça peut attendre. Vous aussi d'ailleurs, veuillez retourner dans le couloir.

Huldar s'exécuta sans réfléchir. Il jura contre lui-même, il était aussi négligent que le vieux ! Au moins il n'avait pas mauvaise haleine. Le légiste enfila sa combinaison pendant que son assistant prenait des photos d'Elisa sous tous les angles. Le flash était aveuglant mais on s'y habitait. Après s'être concentré sur la victime, il passa au reste de la chambre, le plafond et les murs. Il disparut derrière le lit pour prendre des photos sous le sommier mais en jaillit aussitôt, tout blême.

— Merde ! s'exclama-t-il en pointant le doigt vers le bas, il y a un enfant là-dessous !

Huldar en oublia les consignes du légiste, il se précipita dans la pièce et souleva les volants qui tombaient du matelas jusqu'au sol. Une petite fille en chemise de nuit était recroquevillée là, sous le lit. Elle cachait sa tête contre sa poitrine et plaquait ses mains sur ses oreilles. Huldar fut soulagé de voir bouger le petit corps frêle. Il devait s'agir de la fille d'Elisa et de Sigvaldi. Pendant qu'on cherchait à faire toute la lumière sur sa disparition, elle était là. Pour ne pas compromettre l'enquête, personne n'avait exploré la chambre auparavant. Personne n'avait pensé que l'enfant ne sortirait ni quand on l'appellerait par son nom ni quand elle aurait compris que la police était arrivée.

Huldar n'eut pas le temps de réagir, car son collègue l'appela dans le couloir.

— Il faut que tu voies ce qu'on a trouvé dans la cuisine.  
La cuisine attendrait. Ce qu'il venait de découvrir dépassait l'imagination.



La mouche se débattait contre la petite fenêtre en haut du mur du sous-sol. Son énergie diminuait, le bourdonnement et les légers coups sur le verre s'affaiblissaient et devenaient plus irréguliers, la bataille touchait à sa fin. Qu'est-ce qui pouvait tant l'attirer de l'autre côté pour qu'elle soit prête à y sacrifier sa vie ? Dehors la neige blanche recouvrait le jardin entouré de haies fanées. Ce n'était pas un environnement viable pour une petite mouche. Au moins dans le sous-sol il faisait chaud. Pourtant elle s'entêtait sans paraître remarquer les corps de ses semblables qui avaient fini par renoncer à fuir et gisaient mortes sur le rebord poussiéreux de la fenêtre. Il était temps de donner un coup de chiffon. Karl décida d'attendre qu'elle rejoigne les cadavres de ses congénères. Sinon il faudrait recommencer et ce n'était pas son genre de jouer les fées du logis.

Karl s'habituaient difficilement au silence de la maison. Avant il n'aurait même pas remarqué le bourdonnement de la mouche. Il leva les yeux et fixa les plaques d'isolation du plafond. Aucun bruit de l'étage supérieur ne les traversait. Combien de fois avait-il rêvé de s'asseoir dans le silence le plus total et de se concentrer pour écouter tout ce qu'il voulait sans les brouillages perpétuels venus d'en haut ? Sans être obligé d'endurer de mauvais écouteurs qui faisaient souffrir ses oreilles meurtries ? En dehors de la mouche, aucun bruit parasite ne venait plus l'agacer, son rêve s'était réalisé. Bizarre qu'il n'en ressente pas le plaisir escompté. Dans sa tête aucun feu d'artifice ne fêtait sa joie, sur ses lèvres aucun sourire d'autosatisfaction ne